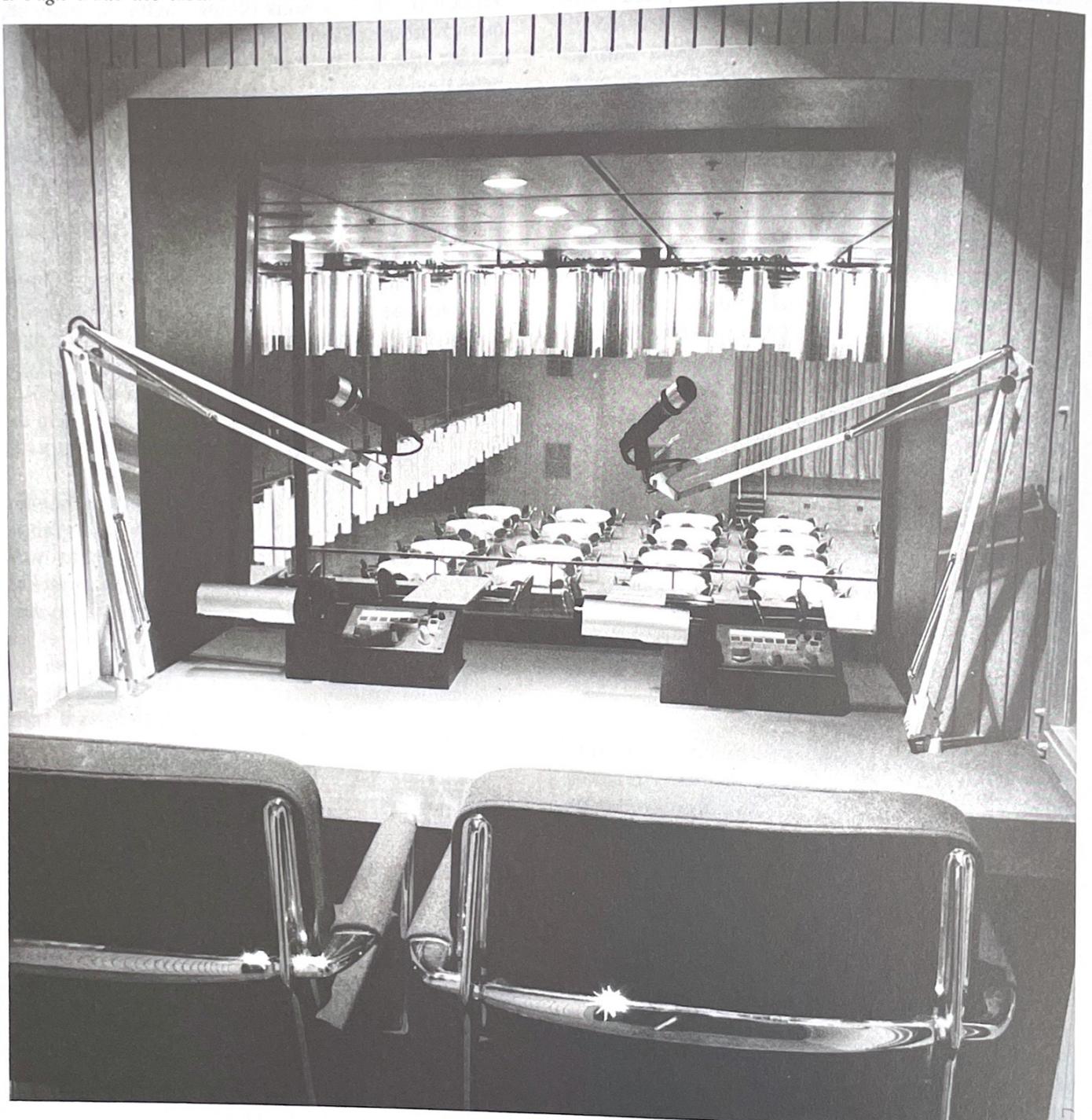


# Ils doublent la voix des grands de ce monde

*Ce document nous présente la cage de verre caractéristique. Il s'agit d'une des cabines de traduction simultanée de la*

*salle des fêtes du Centre des congrès de Hambourg, appelée aussi C. C. H., par abréviation.*



Quelques mois avant la fin de la guerre, au cours d'un banquet qui clôturait la conférence de Yalta, Staline se leva, un verre en main :

« A la santé des gens dont le travail est particulièrement ardu, dit-il. Je parle de ceux à qui nous nous fions pour transmettre la moindre de nos paroles et qui, même ce soir où nous nous détendons, doivent poursuivre leur labeur. Buvons donc à la santé des interprètes! »

Toutes les personnes présentes s'empressèrent de suivre l'exemple du chef de l'État soviétique et levèrent leur verre avec enthousiasme..., à l'exception de A. H. Birse, interprète de la délégation britannique. Il n'avait pas encore fini de traduire.

De nos jours, où les dirigeants de toutes les nations se réunissent de plus en plus fréquemment pour resserrer les liens entre États ou régler leurs différends, ils s'en remettent à une poignée de linguistes spécialisés et triés sur le volet pour transmettre, souvent en traduction simultanée, aussi bien le sens littéral de leurs paroles que les nuances diplomatiques qu'elles contiennent et qui ne sont pas moins significatives. La tension nerveuse qu'engendre ce tour de force est effrayante. Un interprète diplomatique s'est décrit lui-même comme un homme qui a le foie en capilotade et le système nerveux en plus mauvais état encore. Montrant une photo de presse où il figure entre deux chefs d'État ne parlant pas la même langue :

« C'est moi, là, précise-t-il mélancoliquement. Je suis le type " non identifié ". »

Cette expression, estiment ses collègues, n'est pas fautive. Il en va du bon interprète comme du courant électrique : on ne le remarque pas tant que tout va bien. La cage de verre dans laquelle il travaille ordinairement lors des conférences peut devenir pour lui une chambre de torture s'il surgit un délégué anglais affligé d'un impénétrable accent du Yorkshire, un Français érudit ayant un faible pour les jeux de mots intraduisibles ou un Américain qui tire de sa poche une feuille de papier et débite à toute allure une succession de précisions et de chiffres, puis se rassied, laissant l'interprète à bout de souffle et de vocables.

### Une formation draconienne

La profession d'interprète diplomatique, si épuisante à tous égards, est probablement aussi la plus fermée qui soit. Elle ne peut offrir, chaque année, plus de 50 à 100 situations aux nouveaux venus, et, pourtant, environ 20 000 postulants, rigoureusement sélectionnés, suivent actuellement les cours d'une vingtaine d'écoles d'interprètes reconnues en Europe et aux États-Unis.

La première de ces écoles, fondée à Mannheim

en 1930, fut ensuite transférée à l'université de Heidelberg. En 1942, une autre était créée à l'université de Genève avec 20 étudiants travaillant en 4 langues. Aujourd'hui, elle compte 630 élèves, et 75 professeurs y enseignent en 14 langues. De toutes ces écoles, quatre seulement sont reconnues par l'A. I. I. C. (Association internationale des interprètes de conférences) : celle de Genève, celle de Heidelberg et deux des écoles de Paris.

Aucune d'entre elles n'enseigne les langues. Pour y être admis, il faut avoir un diplôme de bachelier ou l'équivalent et posséder au moins deux langues étrangères aussi bien que sa langue maternelle. Le candidat doit aussi être doué d'une intelligence aiguë, de réflexes ultra-rapides et allier à la placidité de la vache la vigueur du taureau. Les études s'étendent sur deux à quatre ans et sont très dures; outre l'art de la traduction simultanée et de la traduction consécutive (que l'interprète donne d'un discours aussitôt qu'il est terminé), les cours embrassent une infinité de sujets, depuis l'art jusqu'à la zoologie.

Voici un échantillon des principaux sujets enseignés à l'École supérieure d'interprètes de l'université de Paris : économie politique, droit civil international, littérature mondiale, terminologie économique en plusieurs langues, procès-verbaux et comptes rendus, conversations. A un étudiant qui croit parler déjà telle langue étrangère à la perfection, ce dernier cours donne, à première vue, l'impression qu'il aura tous les jours l'occasion de sommeiller un moment. Mais il s'aperçoit rapidement que, pour réussir dans l'interprétariat, le langage courant n'est qu'un point de départ. Dans la classe de conversation, on le bombarde d'expressions argotiques ou humoristiques, d'idiotismes, prononcés avec des accents différents, pour l'amener à réagir automatiquement sans chercher ses mots. Les principales langues européennes sont toujours les plus demandées, mais on forme de plus en plus d'interprètes dans celles d'autres pays jouant un rôle important sur la scène mondiale : japonais, arabe, hébreu, etc.

### Un poste convoité

Tous les risques et les obstacles de la carrière sont cependant compensés par des avantages impressionnants : des salaires très élevés, des allocations pour frais professionnels et le fait d'être aux premières loges pour assister au déroulement de l'histoire. Le poste le plus envié est celui d'interprète personnel d'un chef d'État. Le candidat doit posséder non seulement une grande habileté linguistique, mais une intégrité politique au-dessus de tous soupçons, sans compter la confiance absolue

du personnage en question. Quelques-uns de ces assistants finissent par compter au nombre des personnalités les plus stables d'un gouvernement. Constantin Andronikoff, interprète officiel des Affaires étrangères françaises pendant plus de vingt ans, fut l'interprète du général de Gaulle en maintes occasions historiques, et il a conservé son poste après l'accession de M. Georges Pompidou, puis de M. Giscard d'Estaing à la présidence. Donald Barnes, chef du service d'interprétariat au ministère des Affaires étrangères des États-Unis, a travaillé pour les présidents Eisenhower, Kennedy, Johnson et Nixon. Et Victor Sukhodrev, qui accéda au même poste en U.R.S.S. sous la présidence de N. Khrouchtchev, est toujours la voix par laquelle s'expriment, en anglais, les grands chefs soviétiques en voyage.

L'interprète ne se contente pas de traduire littéralement les paroles prononcées. Ce qui compte, c'est le sens de ces paroles aussi bien que l'art de rendre leur valeur, et l'interprète devient souvent l'*alter ego* de l'orateur. Les délégués qui écoutent un orateur passionné ne sont jamais surpris de constater que l'homme enfermé dans sa cage de verre gesticule avec une égale ardeur. Comme le dit Alexandre Bloch, de l'Unesco :

« On est tellement pris que, si l'orateur crie, on a mal à la gorge ! »

Les interprètes s'abonnent à une foule de périodiques étrangers, afin de se perfectionner dans la connaissance des langues et de se mettre au courant des expressions et des mots nouveaux.

« Nous ne serons jamais capables d'effectuer une transplantation cardiaque, explique Mlle Danica



*Constantin Andronikoff, dans son appartement parisien, en 1960. Cet homme est depuis vingt ans le traducteur officiel du ministère des Affaires étrangères français.*

Seleskovitch, directrice adjointe de l'École supérieure d'interprètes de l'université de Paris, mais nous devons posséder une terminologie suffisante pour l'expliquer jusque dans le moindre détail. »

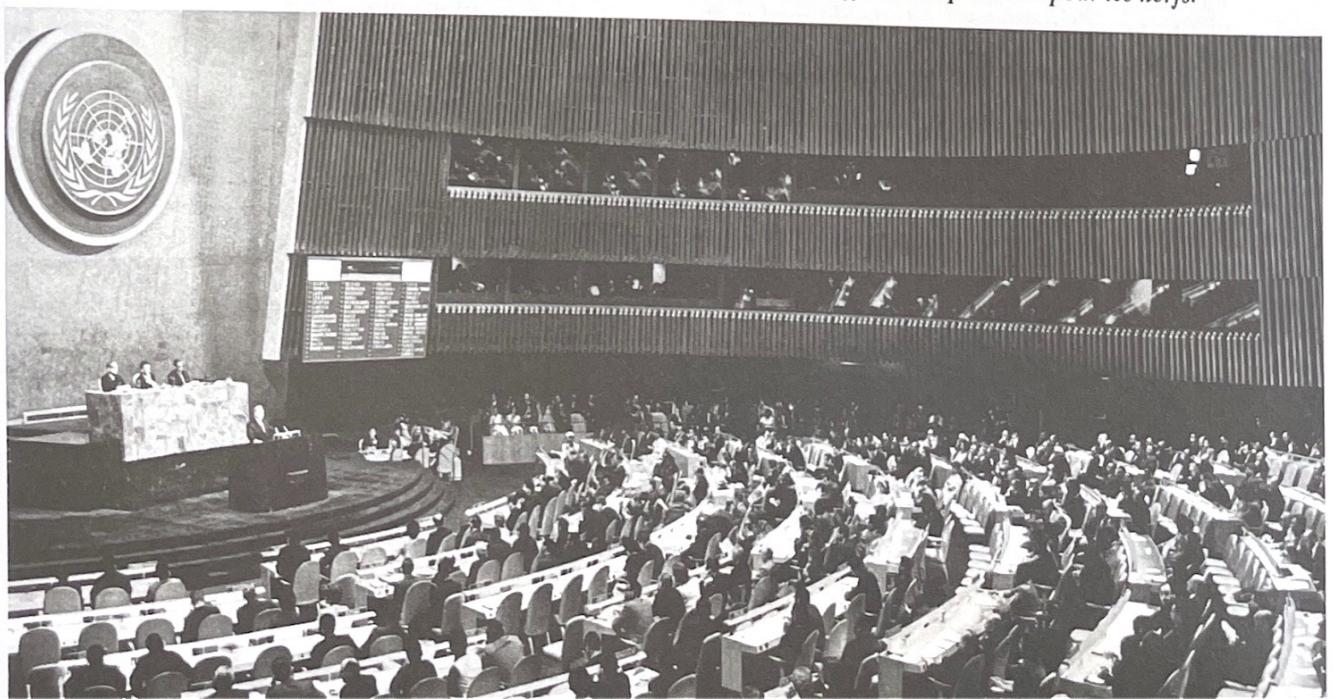
Pour la plupart des interprètes, les moments vraiment déroutants sont ceux où l'orateur fait une plaisanterie basée sur un jeu de mots absolument intraduisible.

« Il n'est guère de point, dit Mlle Seleskovitch, sur lequel les gens se montrent plus chatouilleux que leurs plaisanteries. Et rien n'est plus gênant pour l'interprète que de voir un orateur, gagné par sa propre drôlerie, céder au fou rire pendant que tout le monde le regarde, les yeux ronds. »

Il lui est arrivé, dans un cas désespéré, de sauver

*Les cabines de traduction étaient toutes occupées le 19 juin 1967, au moment du débat sur les problèmes du Proche-Orient. La photographie montre Alexis Kossyguine, le président du Conseil des ministres de l'Union soviétique, à la*

*tribune des orateurs. Derrière lui, à gauche, assis à la table, l'ancien secrétaire général des Nations unies, U Thant. Lors de débats de cette importance, la traduction simultanée est un exercice difficile et éprouvant pour les nerfs.*



discrètement la situation en déclarant à l'auditoire embarrassé :

« L'orateur vient de faire un jeu de mots intraduisible. Vous lui feriez grand plaisir en riant. »

A son indicible soulagement, tout le monde éclata de rire.

Les difficultés ne se dissipent pas toujours de façon aussi heureuse. Le vocabulaire corsé de Khrouchtchev mettait constamment à l'épreuve le talent de Victor Sukhodrev. Son Waterloo survint le jour où M. K., ayant enfin compris que les expressions qu'il employait étaient diplomatiquement édulcorées, protesta :

« Je n'ai pas dit "canailles", j'ai dit "salopards" ! »

## Les débuts de l'interprétariat

C'est seulement au début de notre siècle que l'art de l'interprétariat a pris son essor. Jusqu'alors les échanges entre pays étaient assurés par des diplomates de carrière, d'ordinaire en secret et presque toujours en français. A la fin de la guerre de 1914-1918, chefs d'Etat et chefs de gouvernement s'étant rencontrés à la Conférence de la paix, à Versailles, s'aperçurent qu'ils avaient les plus grandes difficultés à se comprendre.

La Société des Nations abandonna la diplomatie secrète, ouvrant une ère nouvelle dans les affaires internationales, mais elle n'était pas pour autant débarrassée de l'entrave des langues. Un délégué se levait pour parler en français. Un interprète prenait des notes. Quand le délégué avait terminé, l'interprète se levait à son tour pour répéter en anglais ce qui venait d'être dit. Un discours d'une heure, qui aurait pu être simplement ennuyeux, devenait absolument accablant quand il en durait deux, et les gens qui disaient que la S. D. N. finirait par mourir de parlotes n'avaient pas tort.

La traduction simultanée changea tout cela, et l'équipement relativement simple qu'elle demande permet aujourd'hui son emploi régulier dans 85% des réunions internationales.

## L'interprète dans sa cabine

L'orateur parle dans un microphone relié à une cage de verre insonorisée, placée tout au bord de l'hémicycle où siège l'assemblée. Dans cette cage se tient l'interprète, qui, devant un second microphone, traduit le discours pour ceux qui ne comprennent pas la langue utilisée et qui ont à l'oreille un écouteur pas plus grand qu'un audiophone.

Si des gens de nationalités différentes se trouvent dans l'auditoire, il suffit, pour que chacun participe à la séance, que soit prévu un interprète pour

chacune des langues utilisées, des cabines supplémentaires ainsi que des canaux de transmission avec cadrans de sélection correspondant à la place de chaque auditeur.

A l'intérieur de la petite cabine, néanmoins, l'atmosphère est invariablement tendue à l'extrême, et c'est dans celle de l'interprète d'allemand que cette tension est, en général, à son comble. Comme, dans cette langue, à l'encontre du français ou de l'anglais, le verbe se place à la fin des phrases, celui qui a charge de traduire se trouve dans l'incapacité de prévoir ce que va dire l'orateur. On raconte l'histoire d'un interprète qui sombra dans un silence total tandis que le délégué allemand lisait page après page le discours qu'il avait préparé. Quelqu'un finit par surgir dans la cage de verre :

« Mais, pour l'amour du ciel, que dit-il ? »

— Je n'en sais rien, répondit l'interprète, accablé. Tous les verbes sont à la dernière page. »

## Traduction par ordinateurs

Certains pensent que la difficulté, vieille comme le monde, de traduire le mieux possible d'une langue dans une autre les pensées humaines va disparaître avec l'ère électronique. En 1966, le Conseil national de la recherche des États-Unis publia ses découvertes concernant l'efficacité d'une machine à traduire dont la mise au point avait coûté dix ans de travail et 19 millions de dollars. Selon le rapport, elle était de 21% plus lente qu'un interprète humain expérimenté.

Mais quand on en vient aux subtilités, la machine elle-même se charge de démontrer mieux que personne pourquoi les professionnels de talent ne risquent pas d'être évincés. A l'occasion d'une démonstration, les inventeurs demandèrent à un homme d'Etat de confier à cette machine une phrase, n'importe laquelle. Il choisit « L'esprit est ardent, mais la chair est faible ». Ces mots, en anglais, entrèrent dans la machine, accompagnés de lumières clignotantes et de ronronnements impressionnants, et il en sortit une feuille de papier sur laquelle on put lire, en français : « La vodka est forte, mais la viande est pourrie. »

Winston Churchill dit un jour :

« Le bla-bla-bla est préférable au pan-pan-pan. »

Seuls, les interprètes de conférences, véritables catalyseurs de la communication internationale, rendent ce bla-bla-bla possible. C'est d'après leurs traductions que se déclenchent les réponses et que se détermine le cours des négociations les plus importantes. Grâce à leur petite confrérie anonyme, le monde est un peu moins menacé.